

Lesbiana - Seven Portraits



de Michèle Causse

Un livre vient de sortir au Nouveau Commerce, LESBIANA - SEVEN PORTRAITS, sept portraits de lesbiennes, d'homosexuelles, écrits en américain; ce qui entraîne l'immédiate question du pourquoi l'utilisation d'une langue qui interdit pratiquement d'être lue dans le pays même où elle est publiée. A cela Michèle Causse répond dans la lettre ci-dessous, allant au delà d'une simple question de langue, disant le tout.

Ma connaissance de l'anglais étant fort moyenne, je ne peux dire que j'ai dévoré ce livre. Je l'ai déchiffré, dictionnaire en main. Le trébuchement incessant qui me renvoyait au dictionnaire me faisait basculer en même temps dans l'émotion, permise peut-être justement par l'étranglement; s'il avait été écrit en français je l'aurais savouré béatement, là je m'y suis heurtée exactement, durement renvoyée à moi, à d'autres. Cette langue que je considérais juste comme un véhicule nécessaire pour accéder à des textes lesbiens, homosexuels, introuvables en France, voilà que j'y prenais goût, que je lui trouvais même de la musicalité, que le chant sourdait... Si ces portraits de lesbiennes, d'homosexuelles, pouvaient me toucher aux larmes, c'est sans doute que cette découverte-là prenait les allures et les postures imprévues d'une approche pouvant aller de « la spirale en son mouvement » (Nicole Brossard) au détournement simple.

Suzette Triton

Londres, le 26 octobre 1980

Chère Suzette,

A Londres, cette semaine, on écoute Adrienne Rich parler, on édite le dernier ouvrage de Charlotte Wolff (« Hindsight »), on publie le premier livre piquant (« Cactus ») de la jeune Anna Wilson. Bref, on fête les lesbiennes. Réjouissante science-fiction pour une française que les critiques littéraires jugent « tabou ». Aussi je vais, cours, vole et interroge Charlotte, Anna. Pour Adrienne j'arrive trop tard : elle est avalée par Manchester, Brighton, Cambridge...

Et je reçois ta lettre, *Lesbiana - Seven Portraits* t'a émue aux larmes. C'est à mon tour d'en être émue (Au moment même où j'apprends que les libraires, horrifiés par le titre, refusent de le ranger dans leurs rayons). Je suis toutefois bien embarrassée par ta pertinente question : « pourquoi avoir écrit ce livre en américain ? »

Peut-être parce que cette langue, de par son étrangeté même (ce n'est pas ma langue m[p]aternelle) m'a permis d'échapper à la tentation de maîtrise, à l'autocensure involontaire et de plonger, toutes ouïes dehors, dans une musique vocale où le matériau phonique devient le support du sens (des sens lesbiens). Ce jeu, une Gertrude Stein ou une Edith Sitwell en étaient des virtuoses.

Que de cette plongée ludique dans l'adéquation son/sens, soient nés des effets de *pathos* (du grec « souffrance, passion ») ne me surprend pas. Je m'en réjouirais plutôt en ces lieux où le logos (IL est donc IL croit qu'IL pense) a dévalorisé tout ce qui est la chair de notre chair. Détourner les connotations négatives des mots est une urgence à la fois ré-creative et re-créatrice. Stimulante. Ce pour quoi je tiens au mot « lesbienne ».

Médicale à 90% et pornographique à 10% (à moins que ce ne soit le contraire) l'acception courante (neutre légiférante masculine) du vocable n'est à coup sûr pas celle de la « sujette supposée *savoir* » ! Mais qui songerait à consulter la lesbienne ? De même la femme reste-t-elle pour le dictionnaire (voir l'inénarrable Quillet 1936) « le pendant de l'homme ». D'où sa dépendance de mammifère reproducteur, sans doute !

Or moi, non consultée, j'appelle *afemme* (a privatif) la créature de sexe féminin que l'homme a amputée, réduite, mutilée, déformée, exploitée, expropriée, utilisée...

J'appelle femme celle qui, se moquant des inévitables rétorsions, ne connaît qu'une loi : celle de la désobéissance civile (relire Thoreau). Ainsi disais-je récemment à Tatiana Mamonova que les Soviétiques, dans leur paranoïa, étaient les seuls hommes conscients du danger mortel, pour le masculin, de la désobéissance tranquille et systématique des femmes.

Et quel être est, naturellement, plus désobéissant que la lesbienne ? Sujette tenant, par dessus tout, à être à l'origine des phénomènes, elle ne saurait se contenter de peu. A l'inverse de l'homosexuelle (« pendant » de l'homosexuel) elle ne lutte pas pour accéder au sacro-saint droit à un amour différent ou « déviant ». Aussi nécessaire que soit cette lutte, elle la juge dérisoire au regard de ses objectifs : en clair, la lutte contre toutes les émanations méphitiques du patriarcat (les énumérer serait fastidieux), et conquérir ses espaces. TOUS ses espaces. Y compris cet espace géographique dont nulle ne parle de crainte d'effaroucher le maître en titre de la planète, le meurtrier patenté, galonné, des territoires placés sous sa létale juridiction. Or, quel espace mental, imaginaire et symbolique peut faire surgir la lesbienne au sein du non-espace où elle se meut ? Seule, hors des ghettos mercenaires où elle peut parfois s'égarer, hors des groupes féministes où elle peut parfois se ressourcer (mais qui dira jamais l'effet de « castration » des groupes ?), la lesbienne-écrivaine s'essaie hic et nunc à créer un espace, elle travaille (cf Monique Wittig, Nicole Brossard) à l'avènement d'une aire-ère. Déjà réelle *dans* et *par* l'écriture même. Pour elles, il n'y a pas de fiction.

Et si mes portraits sont peut-être « poétiques » c'est parce qu'ils transmuient la mémoire en énergie spatiale. Ce sont des instantanés. Métaphysiques peut-être. Réalistes sûrement. Homosexuelles et lesbiennes ici se côtoient (j'ai établi à Vincennes, d'accord avec Mary Daly, la distinction qui s'impose entre les deux termes).

Mes portraits disent surtout le rapport d'amour entre femmes dans un contexte qui le nie ou en ignore la valeur gynergique, cathartique. Il est vrai que, souvent, s'abordant les femmes se sabordent. Ne sont-elles pas le produit, à jamais endommagé, des dommages contre elles perpétrés ? Ayant appris, des siècles durant, à se haïr, comment sauraient-elles infailliblement s'aimer, échapper au mimétisme, au seul modèle qui a cours ?

Suzette, existe-t-il en France une revue radicale lesbienne qui donnerait aux femmes un motif d'espoir ? Et qui, dans ces conditions, peut échapper à la schizophrénie ? La douleur des lesbiennes *est* réelle. Elle m'importe. Et je continuerai à l'écrire.

Je t'embrasse in « Lesbianhood »

Michèle Causse

• **Michèle Causse** a publié L'ENCONTRE et ÉCRITS, VOIX D'ITALIE (1977) aux Editions des femmes; CORPS DU DIRE, DIRE DU CORPS, postface à JOURNAL D'UNE FEMME SOUMISE (Flammarion 1979); BERTHE OU UN DEMI-SIÈCLE AUPRÈS DE L'AMAZONE aux Editions Tierce, présentation des souvenirs de la gouvernante de Natalie Clifford Barney. Au « Nouveau Commerce » elle a publié PETITE RÉFLEXION SUR BARTLEBY ainsi que MUTHOS, postface à la stèle de Jane Bowles, et enfin LESBIANA - SEVEN PORTRAITS.

• Malheureusement pour nous ces écrivaines lesbiennes anglo-américaines n'étant pas plus que d'autres traduites en français, il faut préciser que :

Charlotte Wolff quitta l'Allemagne en 1933. Après un séjour à Paris elle s'installe à Londres où elle est membre de la British Psychological Society. Connue en France seulement pour ses ouvrages de psychologie (on peut trouver aux PUF LA PSYCHOLOGIE DU GESTE) et non, malheureusement, pour son essai sur le lesbianisme LOVE BETWEEN WOMEN (Editions Duckworth). Elle vient de publier une autobiographie, HINDSIGHT (Editions Quartet).

Adrienne Rich, poète essayiste américaine « radical lesbian » dont on vient de traduire en français NAÏTRE D'UNE FEMME (Editions Denoël).

Anne Wilson vient d'écrire son premier livre, CACTUS, roman lesbien.

Mary Daly, Américaine, auteur de GYN/ECOLOGY, THE METHAETHICS OF RADICAL FEMINISM.

Celles/ceux qui ont du mal à trouver « Lesbiana Seven Portraits » en librairie peuvent le commander contre 39F franco de port à ACNC 8 rue de la Cossonnerie Paris 75001.